RELATION

DE

L'EVENEMENT MALHEUREUX

QUI A EU LIEU

A LA POUDRIERE DE GRENELLE

Le 14 fructidor, l'an deux de la République.

Case FRC 7687

LA victoire toujours fidéle à nos drapeaux nous fait recueillir d'ample moissons de lauriers; l'ennemi poursuivi saus relâches, court ensevelir sa honte et ses pertes dans ses provinces agitées par la crainte et le désespoir. Une horrible conspiration vient d'être découverte, et ses moteurs ont expié sous le glaive des loix les crimes dont ils s'étoient rendu conpables envers un peuple qu'ils avoient séduit. L'hydre de l'aristocratie donne des signes de vie et provo-

que encore notre juste indignation. A peine le plus terrible des élémens dirigé par des mains perfides, à peine dis-je, le feu vient-il de dévorer une partie de manuscrits en tout genre que recéloient les vastes bâtimens de l'abbaye, que le plus funeste accident vient arracher des pleurs aux âmes sensibles sans abatre le courage du vrai républicain, quand il s'agit de sauver ses frères et conserver à la patrie ses riches possessions.

Ce matin quatorze fructidor a sept heures un quart, la poudriére établi à la plaine de Grenelle, par la plus terrible explosion, nous fit pressentir un désastre; on y courut de toute part; chaque Citoyen animé du même zèle, et des mêmes craintes fut à Grenelle y réaliser ses plus justes appréhensions. Quel spectacle s'offrit à sa vue! cet emplacement et ceux qui l'avoisinent étoient foudroyés; des membres épars çà et là indiquoient les victimes de la malveillance ou de l'imprudence.

De tous côtés, on voyoit des débris de maisons, des pierres que la foudre avoit lancés au loin: sous ces débris, on retiroit des cadavres sanglans, des membres déchirés, des bras, des machoires, enfin, les restes malheureux de ces pauvres sans-culottes qui travailloient avec la plus grande sécurité, dans le moment où leur perte étoit inévitable. Des

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

chevaux et autres animaux domestiques sont étendus dans la plaine ; toutes les maisons voisines sont découvertes et ébranlées. On compte une grande quantité d'ouvriers qui ont péri malheureusement dans cette plaine. Dans un atelier qui renfermoit 19 ouvriers, 2 seulement ont échappé et le reste a péri. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'une maison éloignée environ de 800 pas du magasin, est tombée presqu'en ruine, et qu'une femme et des enfans qui y demeuroient n'en ont rien souffert.

On ne peut jetter les yeux sur cet endroit sans gémir, et on ne peut s'empêcher de croire que l'aristocratie n'aït pas travaillé contre nous ; d'ailleurs, beaucoup d'ouvriers l'assurent. L'autel de la Patrie qui est au champ de Mars a souffert aussi de cette explosion ; les arbres sont coupés entiérement par les pierres que la foudre a lancées. Le désastre est on ne peut pas plus grand. Là on voyoit revenir des voitures pleines de morts et de blessés ; ici, des femmes redemandoient leurs époux et des enfans leur père. Plusieurs Représentans du Peuple s'y sont transportés et ont beaucoup servi à diriger le zèle des Parisiens qui s'y sont portés avec cet empressement qu'ils ont toujours montré pour la chose publique. Maintenant, l'incendie est ar-

rêté, et il ne reste dans la plaine que des débris de bâtimens et les membres des malheureux qui ont expiré dans ce lieu. On a le plus grand soin de les ramasser et de les rendre à la sépulture. Il n'est pas nécessaire, je crois, de rappeler aux citoyens que les vîtres ont été cassés dans plusieurs quartiers de Paris ; ceci est à la connoissance de tous les citoyens.

Si par fois nous avons à pleurer de tels malheurs dont on ne peut trouver la cause que dans les trames odieuses des ennemis de notre révolution, nous avons aussi à nous réjouir des succès répétés de nos armées qui chassent honteusement l'ennemi devant eux. Si cet évènement est l'ouvrage de l'aristocratie, il[illegible] espérer que l'exemple terrible qu'on en fera, ôtera à nos ennemis l'envie de nous nuire désormais, et que nous n'aurons plus à gémir de pareils désastres.

A Paris, rue Christine, N° 8.